

les veines une ivresse secrète ; il l'a voyait toujours à genoux devant lui, dans le désordre de ses pleurs, de sa beauté et de sa passion. Loin de lui faire un orime de cette passion emportée et prête à tous les sacrifices, il était tenté de l'admirer et de la déifier comme une vertu supérieure à toute autre, et près de laquelle l'amour scrupuleux et timoré de mademoiselle de Férias paraissait étrangement. Il était parti cependant, peut-être pour épargner à Sibylle un coup trop soudain, peut-être pour se soustraire lui-même à des entraînements dont il sentait l'horreur.

Quand il arriva le soir au presbytère, l'abbé Renaud à qui il avait écrit la veille pour le préparer à son retour l'informa que la famille de Férias l'attendait pour dîner. Il retint la voiture qui l'avait amené de la gare, et se fit conduire au château. L'accueil affectueux et presque filial qu'il reçut ne put vaincre la froideur chagrine qu'il avait dans le cœur, et que son visage et son accent même trahissaient. Les tristes circonstances qui l'avaient appelé à Paris, le deuil qu'il en avait rapporté expliquaient suffisamment son attitude au marquis et à la marquise de Férias ; mais Sibylle parut être plus clairvoyante. Il y avait dans son premier regard lorsqu'elle avait tendu la main à M. de Chalys une expression de curiosité inquiète qui le surprit et l'embarrassa. Dans cette nature fine, délicate et sensitive à l'excès, le tact et le pressentiment devait approcher de la divination. Elle ne cessa de l'observer pendant le dîner avec le même air d'anxiété. Elle remarqua qu'il sortait du salon, contre sa coutume, à l'heure de la prière, comme pour éviter d'y assister. Elle remplit d'ailleurs pendant le reste de la soirée son rôle de maîtresse de maison avec son calme habituel, quoiqu'elle fût fort pâle. Elle se mit un instant au piano, servit le thé et crayonna sur un bout de table, à l'ombre de ses blonds cheveux, en échangeant avec M. de Chalys quelques paroles indifférentes.

Il était dix heures et demie quand il se retira. En sortant du château, il s'arrêta sur le haut du perron comme frappé du spectacle qui s'étendait sous ses yeux. La soirée, déjà froide, était belle et pure : un mince croissant d'argent glissait sur la profondeur de l'azur, et allait disparaître derrière la cime noire des bois ; il répandait encore une aube limpide dans l'enceinte de la cour, et un peu au delà quelques pâles rayons miroitaient faiblement sur le vitrage des serres, dans l'eau des bassins et sur le plumage éclatant d'un cygne immobile. C'était une scène de paix et d'un silence comme enchantés. Raoul la contempla un instant et soupira longuement. Un bruit léger le fit retourner : il vit mademoiselle de Férias à deux pas de lui.

— Vous êtes triste, monsieur, lui dit-elle avec cette grave sonorité d'accent qui était la séduction de sa voix.

— Comment ne le serais-je pas, mademoiselle !... Je viens d'être frappé si cruellement.

— Sans doute... mais il y a quelque chose de plus, n'est-ce pas ?... Soyez vrai !

Il baissa les yeux, hésita, puis, relevant la tête :

— Je voudrais vous parler, mademoiselle Sibylle.

— Maintenant ?

Maintenant.

Elle parut hésiter à son tour ; puis tout à coup :

— Attendez-moi.

Elle rentra dans le vestibule et reparut l'instant d'après : elle avait jeté sur ses épaules à demi nues une courte mante blanche bordée de bleu, dont le capuchon retombait sur son front. Elle prit le bras de Raoul : ils descendirent lentement les degrés du perron et traversèrent la cour en silence, se dirigeant vers le parc. Comme ils entraient dans la sombre allée qui s'ouvrait devant la grille, et que rayaient ça et là des bandes de lumière blanchâtres, Raoul éleva enfin la voix, et parlant avec une amertume à peine contenue :

— Mademoiselle, dit-il, je viens de traverser quelques-unes de ces heures rigides qui rappellent un homme à la réalité et à son devoir. Je vous supplie donc de me révéler le secret de votre pensée, je vous supplie de me dire si l'honneur d'obtenir votre main mesera vraiment interdit tant que je n'aurai pas reçu d'en haut la grâce, — qui me manque, — et qui, j'en ai peur, me manquera toujours. Dans ce cas, je n'attendrai pas, je vous l'avoue, pour rompre un attachement sans espoir, que j'y aie perdu le peu de courage et de dignité qui me restent.

Sibylle s'était arrêtée brusquement.

— Je sentais cela ! dit-elle à voix basse.

Sans paraître l'entendre, il continua avec la même apreté :

— Oui, dès à présent, je renoncerais à une épreuve que je regarde comme inutile, comme insensée... Le temps des illusions est passé... Vos croyances ne seront jamais les miennes... Tant que je vivrai, le doute coulera dans mes veines avec mon sang... Voilà la vérité.

— Pardon, monsieur, dit mademoiselle de Férias d'un ton à peine distinct ; mais ce langage est si inattendu après celui que vous me teniez il y a bien peu de jours, et à cette heure même, qu'avant d'y répondre j'ai besoin de me recueillir.

Raoul la salua. Elle marcha quelque temps près de lui en silence. Ils arrivèrent à l'extrémité de l'avenue dans le demi-jour lumineux d'une clairière. Sibylle, comme étonnée, leva le front vers le firmament semé d'étoiles, et dans ce simple mouvement, son visage, se dégageant de l'ombre de sa mante, parut à Raoul éclairé d'une sorte de pâleur et de transparence singulières.

— Vous souffrez ? lui demanda-t-il vivement en se rapprochant.

Elle sourit.

— Un peu, dit-elle.

Et montrant le ciel du doigt :

— Je tombe de si haut !

Il crut voir qu'elle chancelait tout à coup ; il fit un mouvement pour la soutenir, elle le repoussa avec sa grâce tranquille.

— Donnez-moi votre bras seulement.

Elle entra dans une allée voisine, et au bout d'un instant :

— Voici ma réponse, dit-elle. Je n'ai pas deux paroles : je ne serai jamais la femme d'un homme qui ne croit pas, qui ne prie pas, qui n'a d'autre dieu que la matière et d'autre espérance que le néant. Je serais coupable si j'acceptais une telle union, puisque je n'y pourrais donner le bonheur, ne l'y trouvant pas. Il faut donc nous séparer ;... mais, je vous en prie, monsieur, ne nous séparons pas avec des paroles de colère et d'amertume... Que le souvenir de cette heure suprême nous soit doux à tous deux... Je vous le demande surtout pour moi... Je n'aurai que ce roman dans ma vie... je vous prie que la dernière page n'en soit pas mauvaise ! Je suis, je vous assure, une personne courageuse ; et, malgré le chagrin que j'éprouve, je suis très-capable de goûter le charme de cet instant qui me reste... quand il serait le dernier de ma vie, comme il est le dernier de notre amitié.

Il ne lui répondit que par une faible pression du bras.

Après quelques minutes d'un marche silencieux :

— Parlez-moi, mon ami, reprit-elle, parlez-moi, comme autrefois, comme si nous devions nous revoir demain et toujours.

— Je ne puis, Sibylle...

— Dites-moi que, malgré tout, mon souvenir vous sera cher...

— Bien cher... oui...

— Le vôtre me sera sacré... Je ne verrai jamais un ciel d'été ni une belle nuit sans penser à vous et sans vous bénir.

— Me bénir !... dit Raoul amèrement.